

# Ce qui est fait est fait

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 29

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207933>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et flegmatiquement il se remet en route du côté de la potence qui apparaît déjà sur la hauteur.

Un autre larron était arrivé au haut de l'échelle. Comme l'exécuteur se dispose à lui passer au cou le fatal collier, il se retourne à moitié et d'un ton traînard : *Fh! pouro frare*, dit-il, *laissé mè soffia una vourbetta, ne m'en su jamais tant vu!*

Un troisième avait un goître ou peut-être était plus lourd qu'on ne se l'était imaginé; le fait est que lorsqu'on le lança dans l'espace, la corde qui avait longtemps servi vint à rompre et notre homme fut rudement projeté sur le sol. Un peu étourdi, il se relève, porte précipitamment la main à sa poche et en retirant les morceaux d'une vieille pipe : *Te raudzai pi*, s'écrie-t-il en colère, *mè l'an bin èbrecaïe!*

B. DUMUR.

#### La mitre est pleine.

Autrefois, à M., il n'y avait pas d'horloge et, comme c'est un pays à brouillards, le cadran solaire ne pouvait pas être toujours utilisable. Pour savoir quand c'était midi, on venait consulter la servante de M. le curé. Quand la « mitre » d'eau grasse, destinée au porc, était pleine, on pouvait se mettre à dîner.

M<sup>me</sup> H. GAILLOUD.

**En canicule.** — Un client se plaint de la cherté du dîner qu'on lui a servi au restaurant : — Un potage 2 francs; des œufs à la coque 7 francs; une côtelette 6 francs; un fromage à la crème 3 francs. Bigre! vous ne devez pas conserver de clients.

— *Le garçon* : Oh! monsieur, par ces chaleurs, on ne peut rien conserver.

#### PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

*Ce qu'on dit.*



« Pourquoi, me demandait l'autre jour une aimable lectrice, prenez-vous si souvent les femmes à partie dans vos « propos ». Quel mal vous ont-elles donc fait, Monsieur le Vieux Garçon ?

— Mon Dieu, chère Madame, il est peut-être exact que j'aie quelquefois un peu blagué ce sexe charmant... et charmeur. Mais il ne faudrait pas m'en vouloir, car je ne suis que très indirectement responsable de ces innocentes boutades. Le coupable, c'est un peu tout le monde,

1 FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## D'Yverdon à Londres, en barque.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, des transports par eau, malgré l'agrandissement continu du réseau des chemins de fer. Sur les rives du Rhône, du Rhin, de la Venoge, de la Thièle et d'autres rivières encore, des industriels, des commerçants et des ingénieurs s'agitent pour créer de la Méditerranée à la mer du Nord une voie navigable propre à rendre moins onéreux le transit des marchandises de poids lourds, telles que les blés, les combustibles, les matériaux de construction. Cette question de la navigabilité fluviale nous remet en mémoire le récit que fit César de Sausure de son voyage d'Yverdon à Londres, publié en 1903 par M. van Muyden. Il est intéressant et souvent bien amusant.

\*\*\*

car, de même que l'auteur de « Boccace », je puis répéter :

Je ne dis que ce que je vois,  
Ce qui se passe autour de moi.

Vous me semblez ne pas le croire, vous pensez bien plutôt que tout cela n'est qu'invention !

Erreur! Ecoutez donc ces bribes de conversations entendues l'autre soir.

\*\*\*

C'était dans un grand café de la ville. Tout en savourant trois décis, assis à une table toute proche du comptoir, j'écoutais distraitement le directeur de l'établissement qui faisait une observation à l'un des garçons :

— Mais oui, disait-il, il faut penser à offrir les journaux aux clients; quand vous voyez quelqu'un qui est seul, ou même quand deux personnes ont l'air de n'avoir rien à se dire et de s'ennuyer ensemble, — c'est assurément un mari et sa femme, — allez donc porter le *Figaro* à Monsieur et l'*Illustration* à Madame; ça leur fera plaisir!

\*\*\*

Rendu un peu rêveur par l'exemple, — type choisi pour la démonstration des gens qui s'ennuient, — je cheminai à pas lents quand, quelques instants après, j'entendis un ouvrier qui racontait :

— Je me suis acheté hier un habit neuf. Quand je rentre à la maison et le montre à la bourgeoise :

— Est-ce que tu comptes le mettre souvent? qu'elle me demanda comme ça.

— Pourquoi?...

— Parce qu'il est horriblement laid. Pour sûr que lorsque tu le mettras, je ne sortirai pas avec toi.

— Dans ce cas, tu peux être sûre que je le mettrai tous les dimanches!!!

Vrai, si c'est pour cela qu'on se marie!..

BERT-NET.

**Ce qui est fait est fait.** — Un étranger en séjour dans une de nos petites villes se présente au poste de police.

— Monsieur l'agent, dit-il, je vous avais signalé hier qu'on m'avait volé mon portemonnaie. C'était une erreur; je l'avais seulement égaré; je viens de le retrouver.

— Oh! ma foi, mossieu, fallait le dire plus tôt; c'est trop tard... le voleur est arrêté.

Je me rendis à Yverdon le 8<sup>me</sup> d'Avril de cette année 1725. Le 11<sup>me</sup> je m'y embarquai sur le bateau où il pouvait y avoir une vingtaine de passagers, dont les principaux étaient, M<sup>me</sup> de Joffrey l'Irlandaise; M. Morisson son fils qu'elle a eu d'un premier mari, qui était venu la prendre pour la conduire en Irlande; M<sup>lle</sup> de Chaire que bien vous connaissez; une jeune et aimable demoiselle Blanche de Vevey, qui est allée à Amsterdam rejoindre un frère; M. le ministre Silvestre, homme d'esprit et fort gai, qui est resté en Hollande; M. de Polly le cadet et votre serviteur. Il y avait plusieurs autres passagers qui n'étaient pas de notre troupe.

Nous n'arrivâmes que sur le soir à Neufchâtel, parce que nous lutâmes tout le jour contre un vent contraire qui nous retint deux jours à cette ville. Nous en repartîmes le 13<sup>e</sup>. Environ sur le midi nous quittâmes le lac de Neufchâtel pour entrer dans la Thielle, qui forme un fort joli canal, long d'environ une lieue, qui va se jeter dans le lac de Bielle, dont les côtes septentrionales sont élevées et couvertes de vignes. Nous arrivâmes qu'il était nuit à Nidau. Nous logeâmes dans un mauvais cabaret, où nous fûmes assez mal à tous égards.

Le 14, nous partîmes de grand matin de Nidau. Nous voguâmes encore quelques heures sur la Thielle, et nous entrâmes ensuite dans l'Aare, où cette rivière se jette. L'Aare est fort rapide, et même dangereux dans bien des endroits, à cause de nom-

**Enigme.** — On a fait placer dans le vestibule de quelques hôtels des postes des distributeurs automatiques de timbres, destinés surtout à fonctionner pendant les heures de fermeture des guichets.

Un brave campagnard, sa pièce de 10 centimes à la main, tourne et retourne autour de l'appareil, l'examine, anxieux et de plus en plus embarrassé :

— Ah! les voilà, ces distributeurs automatiques; mais où diable est le marchand de timbres?

#### LA MÈRE INFORTUNÉE

**D**E sa douleur une maman  
Pour confidant me prit naguère  
Et toute en pleurs me dit comment  
Son fils ingrat la désespère.  
« Hélas! que n'ai-je conjuré  
Le destin qui me persécute;  
Mon fils, enfant dénaturé,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Il a du doigté, du talent,  
De l'élégance et de la pose,  
Et souffle dans son instrument  
Avec l'art d'un grand virtuose.  
C'est en vain que parents, amis  
Le pressent pour qu'il s'exécute,  
L'obstiné, c'est un parti pris,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Au théâtre de la Scala,  
Devant une foule attentive,  
Il devait, un soir de gala,  
Jouer un air d'Iphigénie.  
Le temps s'écoule et l'on attend  
Qu'enfin le jeune homme débute.  
Peine inutile, l'inconstant  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Euterpe, sur son front d'enfant,  
Imprimant le sceau du génie,  
Lui dit : « Mon fils, tu seras grand,  
Pourvu que Dieu te prête vie. »  
Hélas! la Muse augurait mal  
A cette suprême minute,  
Car l'enfant au front génial,  
Ne veut plus jouer de la flûte.

Ses rêves d'or et d'infini,  
L'emportaient sur la haute cime  
Que Mozart et Paganini  
Éclairent d'un reflet sublime.  
Vain espoir, essor impuissant,  
Qui devait précéder sa chute;  
L'artiste qui promettait tant  
Ne veut plus jouer de la flûte.

A. L.

bre d'écueils ou rochers cachés. Nous vîmes en passant Buren, mais nous ne nous y arrêtas pas.

Il était environ midi quand nous arrivâmes à Soleure. Après le dîner nous allâmes voir l'église des Jésuites. Comme c'était la première église catholique que je voyais, je ne pus m'empêcher d'admirer la magnificence et la propreté avec laquelle elle est décorée... Ce que je vis de plus remarquable à Soleure, c'est une tour sur l'un des bastions, qui de quelque côté qu'on la regarde paraît fort penchée. Nous partîmes de Soleure environ à deux heures après midi. Nous passâmes quelques mauvais pas, où l'eau était fort rapide et bouillonnante, qui fit grand peur à nos dames.

Nous arrivâmes sur les sept heures du soir à Wangen, qui est un assez vilain bourg. On nous conduisit dans un mauvais cabaret, où nous comptions d'être assez mal régalez et encore plus mal couchés, lorsque l'une de nos dames fut invitée à aller au château avec les personnes de sa suite. Heureusement pour nous, M<sup>me</sup> de Toffen, baillive de cet endroit, se promenait dans son jardin qui donne sur la rivière, lorsque nous débarquâmes; elle reconnut M<sup>lle</sup> de Chaire, avec qui elle avait eu quelque liaison. Nous y fûmes six. On nous reçut, il ne se peut pas mieux et ce qui nous fit le plus de plaisir, c'est que nous eûmes de bons lits, qui nous dédommagèrent de la mauvaise nuit que nous avions passée à Nidau.